

SÉGUIN, JEAN. *Recueil d'expressions et de mots québécois. Origine des mots appartenant au patrimoine québécois.* Saint-Constant, Broquet, 2008, 303 p. ISBN 978-2-89000-962-2

Marcel Bénéteau

Volume 9, 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005935ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005935ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bénéteau, M. (2011). Review of [SÉGUIN, JEAN. *Recueil d'expressions et de mots québécois. Origine des mots appartenant au patrimoine québécois.* Saint-Constant, Broquet, 2008, 303 p. ISBN 978-2-89000-962-2]. *Rabaska*, 9, 314–317. <https://doi.org/10.7202/1005935ar>

qui en tirent leurs moyens d'existence, et là on imagine sans peine les difficultés en puissance et à naître selon les enjeux des désirs d'avenir des différents acteurs territoriaux en présence.

MICHEL VALIÈRE
Université de Poitiers

SÉGUIN, JEAN. *Recueil d'expressions et de mots québécois. Origine des mots appartenant au patrimoine québécois*. Saint-Constant, Broquet, 2008, 303 p. ISBN 978-2-89000-962-2.

Jean Séguin nous propose dans cet ouvrage un recueil de termes dits québécois qui promet beaucoup aux amateurs de l'histoire des mots et expressions de tous les jours. Le livre intéressera également les ethnologues, qui y trouveront des témoignages de coutumes, traditions, métiers, concepts et croyances folkloriques ainsi que plusieurs beaux exemples d'étymologie populaire. Les linguistes et lexicologues, cependant, y trouveront un peu moins leur compte.

Issu d'une série de chroniques mensuelles du journal régional *Point de vue*, le recueil présente 105 articles autour d'autant de mots vedettes et de leurs nombreux dérivés, homonymes et synonymes. Les entrées, présentées en ordre alphabétique, comprennent sans distinction des vocables de plusieurs catégories, dont des archaïsmes et régionalismes comme *abriller*, *agrès*, *forçure*, *garrocher*, des canadianismes tels que *babiche*, *temps des sucres*, *tourtière*, *codinde*, *câline de bine*, *canard* [bouilloire] et *pitoune*, des emprunts à l'anglais (*bécosse*, *botch*, *broue*, *cantouque*, *chum*, *flos* [de fellow], *golée* [de gully], *grill*, *moppe*, *moron*, *pool*, *schack*, *trimpe*) et plusieurs variantes phonétiques comme *barouette*, *chnu* [chenu] et *garnotte*. Une courte bibliographie cite une dizaine de travaux lexicologiques et étymologiques français, mais très peu d'ouvrages sur le français nord-américain.

La quatrième de couverture nous avertit qu'il ne s'agit pas d'un travail scientifique, mais plutôt d'« une exploration des mots usuels qui ont été soit transformés dans leur sens et leur prononciation, soit utilisés à des fins autres que celle à laquelle [*sic*] ils sont dédiés ». L'auteur voudrait avant tout « redonner vie à des mots qui sont en perte de vitesse ou pratiquement disparus de notre langage quotidien québécois ». Ce souci semble parfaitement à propos pour certains mots archaïques inclus dans le recueil, tels que *banc du quêteux*, *lyreuse* et *vaisseau* (au sens de « plat, récipient de cuisine »), mais d'autres mots vedettes comme *chum*, *maganer* et *mitaine* ne semblent pas en danger de disparaître du vocabulaire courant.

Dans un bref avant-propos, l'auteur décrit son approche comme étant ludique et informative, issue d'un « besoin de connaître l'évolution de la langue et de son histoire ». Il procède rarement en ligne droite dans ce voyage de découverte, admettant un penchant pour les digressions, employant parfois des sentiers qui nous amènent très loin du mot vedette. De cette façon, il compte démontrer « les variations de sens d'un mot ciblé avec son étymologie et son utilisation régionale en le comparant avec l'ancien usage au Québec et celui de la mère patrie. » Cherchant à éviter « une facture trop académique », il vise la production d'un ouvrage divertissant, au ton léger et informatif.

Ces objectifs sont dignes et louables et tout à fait dans les attentes du lecteur intéressé qui n'est pas un expert. Mais on pourrait aussi s'attendre à ce que l'information livrée soit fiable et facilement accessible. Quelques échantillons suffiront pour montrer que la méthode empruntée par l'auteur ne permet pas toujours d'atteindre ce but. L'article sur le mot *agrès*, par exemple, commence avec quelques commentaires sur l'expression *broche à foin*, ce qui mène à une exposition sur le mot *raboudiner*, ce qui conduit à une « parenthèse » sur *rabiboche* (« possiblement [*sic*] issu de métathèse de *rabiboche* “raccomoder”, variante régionale de *rabobiner*, de *bobine* »). Nous arrivons donc éventuellement à l'évolution du mot *agrès*, avec une mention de son emploi courant comme « un montage hétéroclite d'objets » ou « une personne moche ou habillée de manière curieuse » pour aboutir au synonyme *amanchure* (pour lequel on donne une étymologie discutable) et à une réflexion sur la mode vestimentaire des années 1970.

Il faut donner crédit aux talents littéraires de l'auteur – le style est vivace, la lecture n'est pas désagréable, les jeux de mots abondants et, tel que promis, la facture est loin d'être « trop académique ». Mais nous sortons pourtant avec l'impression d'avoir tourné en rond et de ne pas avoir appris énormément au sujet de notre mot *agrès*. Il faut dire que certains autres articles sont beaucoup mieux aménagés et nous livrent de l'information solide sur leurs mots vedettes. Par exemple, l'article sur l'adjectif *magané* s'en tient à l'histoire et à l'évolution de ce mot et ses dérivés, citant plusieurs sources littéraires et lexicologiques, ce qui ne rend pas cet exposé moins intéressant. Dans ce cas et dans plusieurs autres, l'auteur livre exactement ce qu'il a promis dans son avant-propos : « les variations de sens d'un mot ciblé avec son étymologie et son utilisation régionale en le comparant avec l'ancien usage au Québec et celui de la mère patrie ». Mais trop souvent les hypothèses les plus farfelues côtoient les explications vérifiées ou du moins plausibles, toutes présentées sur un même pied d'égalité, laissant au lecteur la tâche de choisir la bonne. Particulièrement navrante la discussion du *Bonhomme sept-heures*, que Séguin prétend venir du mot anglais *bonesetter*. Évidemment il n'est pas le premier

à le faire, mais dans un travail qui se veut étymologique, on aurait espérer que l'auteur eût creusé un peu plus profondément. Selon cette hypothèse longtemps rejetée par les linguistes, la figure du *bonesetter* – terme anglais pour « ramancheur » ou « rebouteur » – était invoquée pour effrayer les enfants québécois à l'heure du coucher. Grâce à ces locuteurs qui ne maîtrisaient pas la langue de Shakespeare, le mot par glissement phonétique et sémantique serait devenu *bonhomme sept-heures*. C'est un bel exemple d'étymologie populaire basée sur une coïncidence phonétique et appuyé par la méfiance de toute chose anglophone. L'auteur se donne la peine de présenter l'étymologie des deux mots anglais *bone* et *setter* (ce qui n'ajoute rien à l'argument) et conclut : « Encore une fois, deux mots anglais sont transformés par la prononciation française ». Non, non, et non. Même si une recherche Google rapporte une centaine d'affirmations de ce point de vue, les lexicologues – et les ethnologues – ne sont pas d'accord. L'article de Lionel Boisvert, paru déjà en 1987, aurait dû mettre un point final à cette discussion qui, tel son sujet et les zombies des films d'horreur, ne semble jamais rester morte très longtemps. Dans « L'Anglicisme, voilà l'ennemi ? » (*Québec français* n° 65, 1987, p. 24-26), Boisvert indique la présence dans le folklore français du *Bonhomme basse-heure*, *Bonhomme la nuit* et – ici au Canada, le *Bonhomme neuf-heures*. On retrouve ailleurs un *Bonhomme huit-heures* et même un *Juif de sept heures*. Boisvert souligne que *bonesetter* – d'ailleurs attesté rarement même chez les anglophones – a ses homologues *ramancheux* et *rebouteux* qui sont largement employés au Québec. Il conclut en disant : « Pourquoi tenir absolument à faire venir d'ailleurs, par des voies souvent tortueuses, ce que l'on peut plus facilement trouver chez soi ? En étymologie comme en d'autres domaines, du reste, la solution la plus compliquée n'est pas forcément la meilleure. » Sans doute cet ouvrage servira à prolonger la vie de ce vieux canard.

Bien que l'auteur hésite rarement à attribuer une source anglaise à plusieurs mots populaires, il semble ignorer complètement l'origine de l'expression *tourelou* (*tourlou*, *turlu*) « au revoir », emprunt direct à l'anglais *toodle-oo* qui a le même sens. C'est ici que l'auteur démontre sa tendance à se lancer vers la solution la plus compliquée, optant de retrouver la racine du vocable en faisant un lien « avec des mots ayant la même consonance ». Selon lui, « le substantif ayant l'assonance la plus proche est “tourlourou” », mot désignant un militaire de l'infanterie venant des Antilles. Un long périple nous mène alors à une espèce antillaise de crabe (*touloulou*), à *turlureau* et *turlourou* qui veulent dire amitié au xvi^e siècle et *turlure* « jouer de la flûte ». De là, une nouvelle digression nous renvoie à l'origine du mot *clarinette* « fusil du fantassin », pour revenir à *turlureau* « joli garçon », *turlure* « porte fortifiée », *turluter* « action de fredonner », et j'en passe. Il cite également

un article de Monique Jutras explorant les connotations sexuelles de la *turlutte* et de *turlutter*; tout en avouant que « le sens de la salutation “au revoir” n’y est pas présent ». Aucun lien – sauf par accident d’homonymie – avec le mot ciblé. Il cherche ensuite le sens des radicaux « lur » et « tur ». Citant Jutras, il rapproche ces onomatopées imitant le son de la flûte au langage amoureux du Moyen Âge et nous informe également qu’en argot *turlututu* a le sens métonymique de « pénis » et la *turlutte* celui de « fellation », et que, en passant, *tirelire* et *tirelirette* avaient le sens de « sexe de femme ». Encore aucun lien avec « au revoir »... Les lexicologues, pour leur part, prennent la voie rapide pour s’entendre que le mot anglais *toodle-oo*, qui paraît pour la première fois en 1907, est une onomatopée du son de klaxon des anciennes voitures, sonnée pour annoncer l’arrivée et le départ. Le mot passa au lexique de l’Angleterre et de l’Irlande (sous forme de *tooraloora*) et, de là, en Amérique du Nord (même au Québec).

Il faut dire enfin que l’emploi du mot « québécois » dans le titre et sous-titre est problématique. Les mots en question sont certes employés au Québec, mais de là à dire qu’ils font partie du patrimoine québécois, sans mentionner que plusieurs ont cours à la grandeur de l’Amérique française, ne rend pas justice à la vitalité de la langue en dehors du Québec. Certains vocables sont évidemment typiquement québécois, comme *diguedine*, *tiguidou*, et la *guédille de la « Main »*, mais d’autres, comme *agrès*, *bricolage*, *garrocher*, *godendart*, *gorgoton* et *mitaine* sont attestés de l’Acadie à la Louisiane jusque dans l’ouest canadien et font partie de l’héritage linguistique de tous les francophones d’Amérique.

Évidemment destiné au grand public, l’ouvrage réussit quand même à nous faire prendre conscience de la vitalité de la langue française – une langue vivante avec des traces anciennes, des emprunts aux langues de contact et capable de s’adapter à de nouveaux contextes sociaux. La façon de l’auteur de tisser des liens poétiques et de forger des chaînons sémantiques parfois inattendus plaira sans doute à plusieurs lecteurs. Mais ceux qui préfèrent une approche plus scientifique à l’histoire des mots devront chercher ailleurs.

MARCEL BÉNÉTEAU
Université de Sudbury

VALLIÈRES, NICOLE [dir.]. *90 trésors, 90 histoires, 90 ans*. Montréal, Musée McCord, 2011, 268 p. Ill. ISBN 978-1-895615-15-9. Publié aussi en anglais.

Un livre de la modernité pour raconter d’où nous venons ! Le Musée McCord d’histoire canadienne a pris l’occasion des 90 années de sa création